

MATHIAS
ENARD

LE BANQUET
ANNUEL
DE LA
CONFRÉRIÉ
DES
FOSSOYEURS

ROMAN

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA PERFECTION DU TIR (prix des Cinq Continents de la francophonie), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 903.

REMONTER L'ORÉNOQUE, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1373.

BREVIAIRE DES ARTIFICIERS (illustrations de Pierre Marquès), Verticales, 2007 ; Folio n° 5110.

ZONE (prix Décembre, bourse Thyde-Monnier SGDL, prix Cadmous, prix Candide, prix du Livre Inter 2009, prix Initiales 2009), Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1020.

MANGÉE, MANGÉE. UN CONTE BALKANIQUE ET TERRIFIQUE (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud Junior, 2009.

PARLE-LEUR DE BATAILLES, DE ROIS ET D'ÉLÉPHANTS (prix Goncourt des lycéens, prix du Livre en Poitou-Charentes 2011), Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1153.

L'ALCOOL ET LA NOSTALGIE, Inculte-Dernière Marge, 2011 ; Babel n° 1111.

RUE DES VOLEURS (prix Liste Goncourt / Le Choix de l'Orient, prix littéraire de la Porte Dorée, prix du Roman-News), Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1259.

TOUT SERA OUBLIÉ (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud BD, 2013.

BOUSSOLE (prix Goncourt, prix Liste Goncourt / Le Choix de la Suisse), Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1478.

DERNIÈRE COMMUNICATION À LA SOCIÉTÉ PROUSTIENNE DE BARCELONE, Inculte-Dernière Marge, 2016 ; Babel n° 1595.

PRENDRE REFUGE (avec Zeina Abirached), Casterman, 2018.

DÉSIR POUR DÉSIR, RMN-Grand Palais, 2018.

Illustration de couverture : © Maggie Taylor

Carte :
© Thierry Renard, 2020

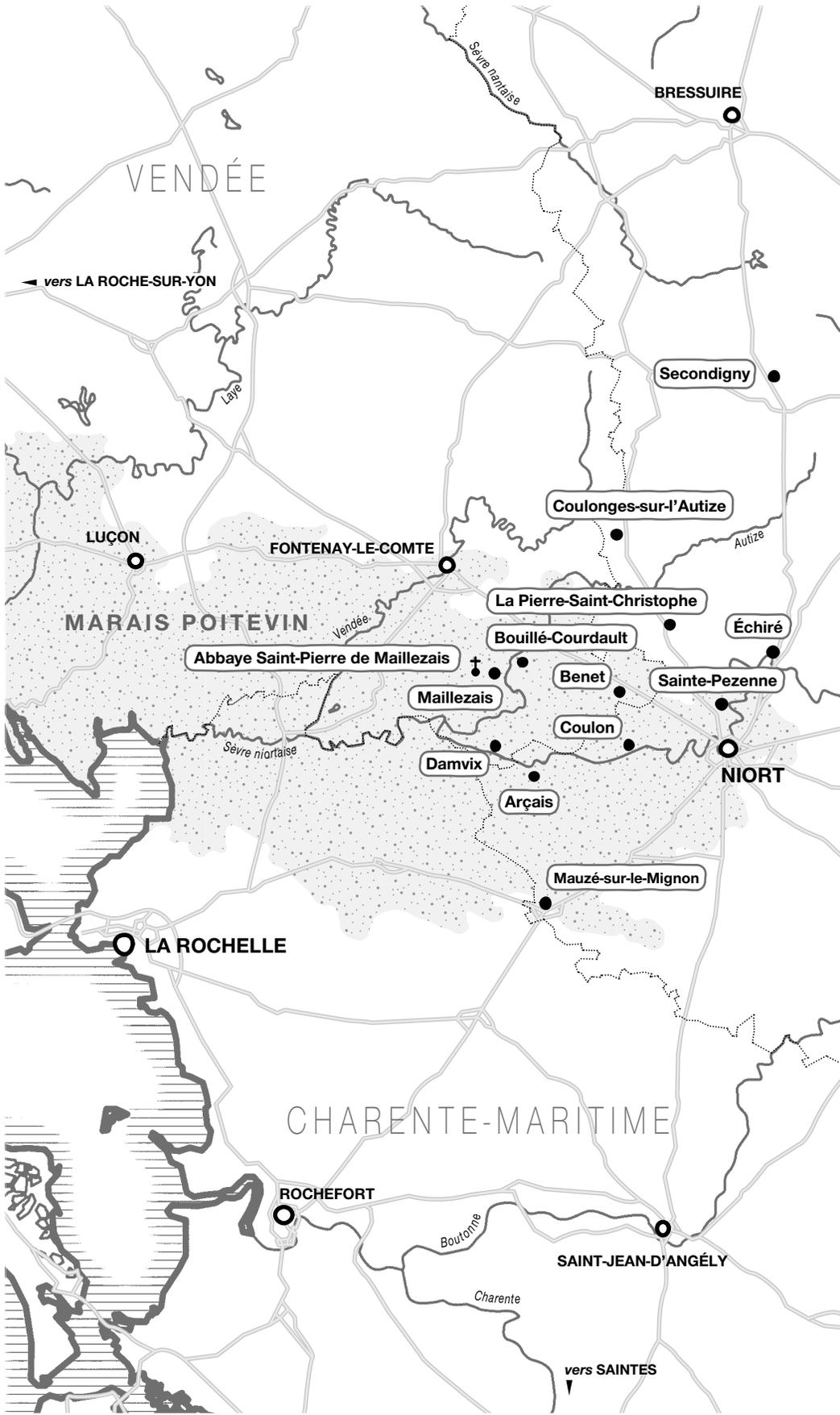
© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-13552-2

MATHIAS ENARD

Le Banquet annuel
de la Confrérie
des fossoyeurs

roman

ACTES SUD



VENDÉE

BRESSUIRE

vers LA ROCHE-SUR-YON

Secondigny

LUÇON

FONTENAY-LE-COMTE

Coulonges-sur-l'Autize

MARAIS POITEVIN

Vendée

Autize

La Pierre-Saint-Christophe

Échiré

Abbaye Saint-Pierre de Maillezais

Bouillé-Courdaut

Sainte-Pezenne

Maillezais

Benet

Coulon

NIORT

Damvix

Arçais

Mauzé-sur-le-Mignon

Sèvre niortaise

LA ROCHELLE

CHARENTE-MARITIME

ROCHEFORT

SAINT-JEAN-D'ANGÉLY

Boutonne

Charente

vers SAINTES



Aux penseurs sauvages.

*Dans nos existences antérieures nous avons tous
été terre, pierre, rosée, vent, eau, feu, mousse, arbre,
insecte, poisson, tortue, oiseau et mammifère.*

THICH NATH HANH, citant le Bouddha.

I

LA PENSÉE SAUVAGE

De quelque côté qu'on se tourne, on voit la ville de Libourne.

ONÉSIME RECLUS, *Le Partage du monde.*

11 décembre

J'ai résolu d'appeler cet endroit la Pensée Sauvage, bien sûr. Je suis arrivé il y a deux heures. Je ne sais pas encore vraiment ce que je vais consigner dans ce journal, mais bon, des impressions et des notes qui constitueront un matériau important pour ma thèse. Mon carnet d'ethnographe. Mon journal de terrain. J'ai pris un taxi depuis la gare de Niort (direction : nord-nord-ouest, quinze kilomètres, une fortune). À droite de la départementale paysages de plaine, champs interminables, sans haies, pas très gais dans le soir qui tombe. À gauche on longeait l'ombre noire des marais, ou du moins c'est ce qu'il m'a semblé. Le chauffeur a eu un mal fou à trouver l'adresse, même avec le GPS. (Coordonnées de la Pensée Sauvage : 46° 25' 25,4" nord 0° 31' 29,3" ouest.) Il a fini par entrer dans une cour de ferme, un chien s'est mis à aboyer, c'était là. La propriétaire (soixante ans, souriante) s'appelle Mathilde. J'ai pris possession des lieux. Ma maison (mon appartement ?) est en réalité la partie arrière du bâtiment principal, au rez-de-chaussée. Les fenêtres donnent sur le jardin et le potager. J'ai vue à droite sur l'église, à gauche sur un champ (j'ignore ce

qui y pousse, de la luzerne ? J'ai souvent eu l'impression que tous les champs bas et verts étaient des champs de luzerne) et en face sur des rangs de ce que je soupçonne être des radis ou des choux. Une chambre, un salon cuisine, une salle de bains, c'est tout, mais c'est déjà beaucoup. Mon impression, quand madame Mathilde m'a dit, eh beh voilà, c'est chez vous, a été mitigée. À la fois heureux d'être sur le terrain et un peu angoissé. Je me suis précipité sur l'ordi pour vérifier si le wifi fonctionnait en prenant pour excuse mon article d'*Études et perspectives*. Une façon de me tromper moi-même, il n'y avait rien d'urgent. J'ai surtout envoyé des messages et tchatté avec Lara. Je me suis couché tôt, j'ai relu quelques pages de Malinowski et, dans le noir, j'ai été attentif à l'environnement sonore. Un vague bruit de moteur dans le lointain (la chaudière ?), de temps à autre une voiture encore plus lointaine. Puis je me suis endormi, le ventre vide.

Il faut absolument que je résolve le problème du transport et achète de quoi manger.

12 décembre

Première journée d'adaptation à mon nouveau terrain. La Pierre-Saint-Christophe est au milieu d'un triangle dont les sommets sont Saint-Maxire, Villiers-en-Plaine et Faye-sur-Ardin. Autant de noms mirifiques qui donnent sa forme à mon Nouveau Monde. Quinze kilomètres de Niort, dix de Coulonges-sur-l'Autize.

J'ai quitté la Pensée Sauvage vers 10 heures, après m'être rendu compte que je n'étais pas seul dans mes appartements d'ethnologue : la faune y est abondante. Sans doute le crapaud est-il attiré par les nombreux insectes et les chats par le crapaud. J'ai découvert dans la salle de bains précisément entre la douche et les toilettes une colonie de vers rouges, enfin des filaments rouges vivants qui ressemblent à des vers. Assez jolis quand on ne marche pas dessus. Ils se déplacent tranquillement vers la porte, et il faut donc les envoyer d'un jet d'eau dans la bonde avant de se laver. J'ai su sans problème surmonter mon

dégoût, ce qui me rassure quant à ma capacité à affronter les difficultés du travail de terrain. Après tout, même Malinowski note que les insectes et les reptiles sont les principaux obstacles à l'ethnologie. (Puisque personne ne lira ce journal, je peux bien avouer que j'ai trouvé ça assez immonde d'avoir des vers dans la salle de bains et que j'ai hésité un quart d'heure avant de me doucher.) Il y a aussi un beau troupeau d'escargots nains, ce qui est assez inoffensif. Je suppose que le rez-de-jardin et l'humidité y sont pour beaucoup. Enfin bref j'ai quitté la Pensée Sauvage vers 10 heures et je suis allé voir ma logeuse madame Mathilde pour lui demander s'il y avait un moyen de se rendre à la ville afin de remplir le garde-manger, elle a pris un air très surpris, eh beh j'en sais rien, elle n'en savait rien, elle ignorait si des autobus desservaient le village. (J'ai appris aujourd'hui qu'il est possible de prendre le matin très tôt le bus des collégiens et lycéens, mais je vais passer pour un satyre et ensuite il me faudra attendre deux bonnes heures l'ouverture du supermarché, à noter dans le chapitre *Transports*.) Elle m'a conseillé tout de go d'acheter une voiture : à La Pierre-Saint-Christophe il n'y a qu'un café où l'on trouve des produits de première nécessité, c'est-à-dire des hameçons, des clopes et des cartes de pêche. Enfin bon, je ne vais pas être obligé de pêcher mon déjeuner : madame Mathilde (plutôt son mari, Gary, hâte de l'interviewer) a eu la gentillesse de me prêter une vieille mobylette, propriété d'un de leurs enfants (à noter dans le chapitre *Transports*) et un vieux casque noir sans visière dont la mousse part en lambeaux, avec quelques autocollants vintage (une grenouille qui tire la langue, un logo d'AC-DC). J'ai donc un moyen de locomotion assez précaire mais efficace. Vers midi je suis allé au supermarché, au chef-lieu de canton, Coulonges-sur-l'Autize (joli nom), j'ai acquis plein de trucs avant de me rendre compte que ce n'était pas facile à rapporter en mobylette : boîtes de thon, sardines, pizzas congelées, café et petite douceur (chocolat). La route départementale je ne sais plus combien serpente pour aller à la ville, et franchit une rivière assez large. (L'Autize ?) Un marché, une poste, une église, un petit château, deux boulangeries, autant de pharmacies, une boutique

de vêtements, trois cafés, on en fait vite le tour. J'ai acheté le journal, pour me donner une contenance au Bar des Sports et bu un thé en écoutant les conversations, une façon de prendre contact avec l'endroit. Le patois (le poitevin-saintongeais, selon l'appellation linguistique officielle, il ne faut vexer personne) est sans doute en recul (mais n'anticipons pas : chapitre *Idiomes*, beau titre). J'espère avoir plus de chance au marché. Après le thé je suis rentré à la Pensée Sauvage ; à cause d'un chien j'ai failli me planter en mob (voilà une phrase que je n'aurais jamais pensé écrire un jour) au milieu d'un virage et finir dans un muret, mais fort heureusement j'ai pu redresser à temps, par miracle. Puis j'ai repris mon plan de travail. Six cent quarante-neuf habitants à La Pierre-Saint-Christophe d'après le dernier recensement et la mairie. Deux cent quatre-vingt-quatre feux, comme diraient les anciens. Le gentilé est Pétrochristophoriens, d'après Wikipédia et la page web de la mairie. Chers Pétrochristophoriennes, chers Pétrochristophoriens, j'ai décidé (chapitre *Questions*) de réaliser une centaine d'interviews parmi vous, tout en choisissant l'interviewé pour obtenir à la fin le même nombre de personnes dans chaque genre et classe d'âge. Ça me semble empiriquement une bonne idée. Un an de travail, réparti en deux campagnes de six mois. Génial. Je me sens plein d'énergie. J'ai jeté un coup d'œil à l'ébauche d'article pour *Ruralités vivantes* et eu tout de suite une première intuition. Décidément je travaille bien à la campagne.

12 décembre, suite

Il est 2 heures du matin, là, le silence et la solitude m'angoissent, impossible de dormir. J'entends des bestioles et j'ai l'impression qu'elles vont me grimper dessus dans la nuit. Trop tard pour rappeler Lara (elle a bien ri quand je lui ai annoncé que mes appartements s'appelaient dorénavant la Pensée Sauvage), il n'y a personne en ligne sur le tchat. En plus je n'ai que *Les Argonautes du Pacifique occidental*, le *Journal* de Malinowski et *Quatrevingt-treize* d'Hugo à lire, pas terrible pour

se changer les idées. (Pourquoi ai-je emporté *Quatrevingt-treize* ? Sans doute parce que j'ai eu la vague impression que ça se passait par ici.) J'ai un peu froid, demain il faudra que je voie avec Mathilde pour qu'elle me prête un chauffage. Et maintenant ? Jouer à Tetris, voilà qui me détendra.

13 décembre

Radio : météo, Noël approche, etc., etc. Pluie glaciale, mob impossible. Acheter anorak, important. Premiers repérages dans le village. J'ai découvert qu'au bout du champ devant ma Pensée Sauvage, derrière les arbres (des peupliers ?), un peu en contrebas, coule une rivière. Ma logeuse m'a fait visiter l'église. La clé est très impressionnante, au moins deux bons kilos de fer forgé. L'église en elle-même un peu moins. Décor pauvre, assez banal. Jolie tout de même. Appris un truc marrant : le maire est aussi le croque-mort du canton, ou l'inverse. Lu un excellent article sur internet à propos de l'inventeur russe de Tetris. Un génie, ce type. Il faudrait lui donner le Nobel, apparemment il ne l'a pas encore obtenu.

RAS.

14 décembre

Bien dormi. Le chat a de nouveau déposé un crapaud mort devant ma porte, sympathique offrande, beurk. *Gallia est omnis divisa in partes tres*, disait César de la Gaule, eh bien ce bled est tout pareil. J'ai découpé le plan cadastral en trois zones, le côté du café, le côté de l'église, et le lotissement. Habitat plutôt dense dans le centre, fermes plus éloignées les unes des autres autour de l'église et pavillons récents dans le lotissement. Il y a gros à parier que les habitants du lotissement Les Bornes sont des rurbains qui travaillent en ville. (À noter pour le chapitre *Œuvrer*, bon titre.) J'ai décidé de rentrer à Paris le 23 pour les fêtes, il me reste dix jours de boulot avant la trêve. Premier entretien, Mathilde, comme je l'ai pour ainsi

dire sous la main c'est le plus facile, elle me permettra de mettre au point ma grille de questions, et je pourrai l'affiner par la suite. Je lui ai expliqué pourquoi j'étais là, pourquoi j'allais passer un an dans ce village, elle a eu l'air surprise. Vous allez nous étudier, c'est ça ? elle a dit. J'ai répondu, euh, pas que vous, ce qui n'était pas très adroit. Alors j'ai ajouté, le but de ma thèse est de comprendre ce que signifie vivre à la campagne aujourd'hui, j'ai trouvé cette synthèse fulgurante (à noter dans le chapitre *Questions*). Comme quoi c'est au contact de la réalité qu'on formule vraiment ses objectifs. Elle a eu l'air rassuré, je crois. En tout cas, rendez-vous pris pour demain matin. Là je file, je dois retrouver le maire au Café-Pêche pour qu'il me présente le patron et les habitués. L'édile prend sa tâche très au sérieux, apparemment. Quand il a su que je venais de la Sorbonne (c'est un peu vrai) il a tenu à me faire lui-même les honneurs du village. Sa question, c'est "pourquoi nous ?" "Pourquoi ici ?" Je ne peux pas lui expliquer le coup de la subvention du conseil départemental des Deux-Sèvres, ce serait un peu humiliant (je ne peux pas non plus lui dire que le nom du patelin m'amusait et qu'il était assez paumé pour être intéressant), alors je réponds que c'est mon directeur de thèse le célèbre professeur Yves Calvet qui a choisi l'endroit, c'est plus sérieux, comme si le doigt de Dieu (de l'Université, en l'occurrence) avait désigné leur campagne, ils se sentent valorisés, c'est très bien. Je me demande ce que Calvet dirait s'il savait. Il s'en battrait très certainement le coquillard. Bon, je file, je suis déjà en retard.

14 décembre, suite

Alors voilà, ça y est, je suis introduit dans le lieu de socialisation clé du bourg, le centre réel du village, le Café-Pêche chez Thomas. Effectivement, on y vend des cigarettes, des articles divers pour la pêche, des boîtes de conserve, du lait et autres liquides, quelques journaux et magazines. Thomas le patron a une soixantaine d'années et un embonpoint certain.

Tables en formica rouge pâle, vieux comptoir de la même matière, chaises à pieds métalliques. Télé. Forte odeur de vin, d'anis et de tabac froid, ce qui me pousse à croire qu'on ne respecte pas forcément la législation sur la clope dans les lieux publics. (La campagne est frondeuse, premier indice.) Quatre hommes jouant aux cartes, deux autres au bar, pas de femmes. Blanc-cassis, demis, Ricard™. J'ai eu toutes les peines du monde à refuser la tournée, fini par prendre un Orangina® dont la pulpe était collée au fond de la bouteille et la capsule rouillée sur les bords, ce qui m'incite à penser qu'ici on ne boit pas beaucoup de boissons gazeuses à part des demis. J'aurais peut-être dû accepter un kir ou un truc comme ça, mais il fallait que je garde toutes mes facultés pour travailler un peu.

Je commence à prendre goût à ce journal. C'est amusant, on a l'impression de parler à quelqu'un. Je me rends compte à quel point je ne suis pas moi-même avec les gens d'ici. J'ai la sensation de jouer un rôle. L'observateur essayant d'apprivoiser un milieu hostile. Je marche sur des œufs. Je suis peut-être trop prudent. (Chapitre *Questions* ?) Le maire a l'air d'être un joyeux luron, malgré sa profession pas gaie. Thomas le patron m'a dit, vous n'avez qu'à rester ici une semaine sans bouger et vous rencontrerez tout le village.

Une semaine à boire de l'Orangina® périmé je vais avoir un ulcère, j'ai pensé. À ce moment-là une jeune femme est entrée dans le bar, comme pour donner raison au patron. Un peu plus âgée que moi, autour de trente-cinq ans je dirais, un air hippy-campagnard (je me comprends), pas souriante, elle ne m'a même pas adressé un regard, elle s'est plantée au comptoir et s'est mise à crier, une histoire de légumes et de paiement que je n'ai pas comprise. Thomas le patron lui a répondu sur le même ton, mais non je ne te dois rien, ils ont commencé à s'insulter, le maire est intervenu en disant, calmons-nous, calmons-nous, puis la furie est sortie en claquant la porte, ce qui a provoqué un soupir de soulagement chez le maire et le tenancier, soupir suivi d'une série de commentaires désobligeants mais apparemment justifiés.

— Elle est de plus en plus folle.

J'ai demandé de qui il s'agissait, l'air de rien.

— Une cinglée, a dit le patron.

— Une maraîchère, a dit le maire. Elle fait pousser des légumes.

— Elle est d'ici ? (J'ai trouvé ma question très pertinente)

— Plus ou moins, m'a-t-on répondu sans que je n'apprenne rien de plus. Seule certitude : il y a au moins un autochtone féminin dans la catégorie trente-quarante ans.

Trêve de bavardages. Ce qui va être long, ce sont les soirées, à moins que je ne devienne poivrot au Café-Pêche. Heureusement qu'il y a Tetris, internet et Malinowski, sources de plaisir et de savoir. Une fois le dîner terminé (comme maintenant : omelette entre deux tranches de pain de mie devant l'écran) je m'ennuie un peu. Pas envie de me mettre à Victor Hugo. Ma Pensée Sauvage n'est pas un endroit triste, juste un rien austère. Il faut que je rapporte des trucs de Paris, une ou deux images pour les murs, des livres, de la déco quoi. Après tout je vais passer un an ici. Quand j'y pense, c'est décourageant, ma troisième nuit au village et je m'emmerde déjà comme un rat mort. Par chance j'ai rendez-vous avec Lara dans dix minutes.

14 décembre, suite

C'est très frustrant, ces webcams, malgré (ou à cause de) l'intense charge érotique. Lara était en pyjama, un genre de satin, je crois. Hum, cette remarque est un peu déplacée. On n' imagine pas Lévi-Strauss parler des dessous de sa femme. (Idée d'article : la sexualité des anthropologues sur le terrain. Confer les pensées obscènes de Malinowski sous sa moustiquaire.) N'empêche : je suis troublé, là. Pour un peu j'enverrais tout promener et rentrerais à Paris séance tenante, mais je devrais me taper d'abord vingt bornes de mob dans la nuit glaciale jusqu'à la gare, puis deux heures trente de TGV, s'il y a encore des trains à cette heure-ci, ce dont je doute. Donc rien. Je suis aussi loin que Malinowski au milieu du Pacifique, car l'éloignement signifie juste ne pas pouvoir obtenir ce que l'on veut au moment où on le désire : qu'il s'agisse

de deux heures, de deux jours ou de deux mois de voyage, peu importe. J'aimerais être avec Lara, là, en ce moment et je suis seul à la Pensée Sauvage, seul comme Napoléon Chagnon chez les Yanomamö. À moi, dieux de l'anthropologie, petits dieux des Sauvages, venez me secourir et me porter vers la Thèse Parfaite.

Le mieux est de penser à autre chose : poursuivons le récit des rencontres de la fin d'après-midi. Donc après l'irruption de la dénommée Lucie, furieuse pour une histoire de sous, le maire a entrepris de me présenter aux joueurs de cartes, qui m'ont regardé comme si j'étais un Martien. Ils ont vu sur moi le masque de l'altérité, pourrait-on dire en termes lévinassiens. J'aurais sorti mes verroteries et mes machettes pour leur offrir des présents rituels qu'ils n'auraient pas réagi différemment. Il va me falloir du temps avant d'être accepté. Je leur ai souri, et même je leur ai demandé à quel jeu ils jouaient, histoire d'avoir l'air de m'intéresser à eux, peine perdue, la question leur a fait ouvrir de grands yeux, *beh, à la coinchée*, ça m'apprendra. Je viens de regarder dans le *Robert, coinchée* : régional, Ouest (jusqu'ici ça va), jeu de cartes, variété de belote avec enchères, voilà qui n'éclaire pas vraiment ma lanterne. J'ai interrogé discrètement le maire, les joueurs de cartes sont des hommes du village, aux professions diverses, mais tous pêcheurs ou chasseurs assidus. Certain de les croiser plus tard, j'ai renoncé à noter leurs noms.

Rencontre plus intéressante, à tous points de vue : Max. Environ cinquante ans, blouson en cuir, bouc noir, grosse figure, épaules, un peu de bide, un casque, une moto devant la porte, franc-parler – je me serais cru de retour à Paris, à Montreuil plus précisément. Il passait acheter des clopes quand le maire l'a interpellé et lui a proposé de boire un coup avec nous. Max est artiste ; il s'est installé ici il y a une dizaine d'années (effectivement il vivait à Montreuil, hasard amusant). Il habite une grande ferme un peu à l'écart du village, d'après ce qu'il m'a expliqué. Il m'a cordialement invité à lui rendre visite dès que j'aurais un moment. Il a quitté Paris parce qu'il avait besoin de plus d'espace pour travailler, et aussi parce que son ex-femme l'emmerdait, comme il dit. J'ai hâte d'entendre

ses impressions sur les habitants. Apparemment il n'a pas la langue dans sa poche.

Donc, deux pastis plus loin, le maire, qui en était à quatre, si j'ai bien compté, commençait à être gris. Ses pommettes étaient un peu rouges, ses yeux aussi, et surtout sa façon de parler prenait un tour définitivement local. Compréhensible, mais très local. Il parlait de politique avec le patron et Max ; il pestait contre la préfecture, qui avait annulé un de ses arrêtés municipaux de l'automne, relatif à l'interdiction de cueillette des champignons par des étrangers inconnus sur les bois communaux, ce qui était pour lui une blessure d'orgueil – juste d'orgueil, rigolait Max, parce que dans le petit bois des Ajasses, personne n'avait jamais vu la queue d'un cèpe. Les conversations se sont un peu interrompues le temps du journal local à la télévision, il était donc 19 heures, l'heure de retrouver la Pensée Sauvage ; j'ai remercié le maire de son accueil et de son aide, dit à Max (qui ne semblait plus pressé de partir) que je l'appellerais pour passer le voir, j'ai salué le patron et je suis rentré. La nuit était humide ; sans étoiles et pourtant éclairée par les innombrables guirlandes de Noël que les gens d'ici accrochent à leurs façades, un peu comme un concours, à qui aurait le plus d'ampoules scintillant dans l'obscurité et de pères Noël lumineux escaladant les fenêtres. (Enquêter, découvrir l'origine de cette coutume étrange.) Il me faut, à pied, exactement quatre minutes à pas normal pour retrouver la Pensée Sauvage (et déclencher les aboiements rageurs du chien de Gary en traversant la cour, j'espère qu'il va bientôt s'habituer à moi, c'est un peu effrayant).

Lecture, et extinction des feux.

15 décembre

Enrhumé au lever. Chambre glaciale, penser à demander un chauffage d'appoint. La colonie de vers progresse dans la salle de bains (beurk), les escargots miniatures aussi dans le séjour, les deux choses sont-elles liées ? Petit-déjeuner rapide. Préparé questionnaire, vérifié enregistreur. Bonjour à Lara sur

le tchat. Je viens de voir Mathilde traverser la cour. Elle est donc chez elle. J'y vais. Du boulot, enfin.

15 décembre, suite

Deux heures d'enregistrement et un lapin à la moutarde (pas eu le cœur de lui dire que je n'aimais pas le lapin, donc mangé du lapin, c'est assez bon en fin de compte. Je m'adapte vraiment très vite). Mathilde est très sympathique et surprenante. Première surprise : elle m'a reçu d'abord dans sa cuisine, le temps de prendre un café, et m'a ensuite amené dans ce qu'elle appelle "le bureau". Il faut que je révise mes hypothèses : non seulement il y a un ordinateur dernier cri, mais aussi une imprimante et une foule de livres d'informatique et de comptabilité. Mathilde gère l'exploitation familiale. Son parcours professionnel (pas trouvé d'autres mots) est impressionnant. Fille d'agriculteurs elle se marie jeune et apprend, seule, la gestion. Elle se met à l'ordinateur, comme elle dit, dans les années 1990. Gary s'occupe de l'agriculture proprement dite, et elle, de l'administration. Factures, investissements, endettement, c'est elle qui a la main sur tout. Sans compter le potager et la basse-cour (volailles et lapins), seule production animale de l'exploitation, pour consommation domestique principalement. Mathilde a repris l'élevage il y a peu (activité abandonnée depuis le décès de sa mère, il y a longtemps), parce qu'elle en avait assez, dit-elle, de manger d'infests poulets de supermarché. Là encore, les ruraux rejoignent les urbains dans les questions ayant trait à la qualité de l'alimentation. Les enfants ont étudié en ville et se sont mariés loin (banlieue parisienne et Bordeaux). Ils n'ont pas la compétence pour reprendre la ferme, encore moins le désir, et la question de la fin d'activité se pose. (Mathilde a cinquante-sept ans et Gary soixante-deux.) Auparavant Mathilde s'occupait en outre de la paroisse du village et aidait le prêtre dans sa vie quotidienne, jusqu'à son décès subit (elle avait l'air très affectée en en parlant) il y a près de deux ans. J'en déduis qu'elle est catholique pratiquante (pas prévu de

questionnaire “religieux” encore, mais j’envisage d’ajouter un chapitre *Croire*). Elle m’apprend que depuis la mort de l’abbé (est-ce abbé le mot juste ? Putain je suis nul en catholicisme), il n’y a plus d’ecclésiastique résidant au village, mais un prêtre volant pour, dans le désordre, les baptêmes, les enterrements et les mariages. (Le village a donc perdu en centralité, du moins sur le plan sacerdotal. Y a-t-il aussi des minorités religieuses ? des protestants, des juifs, des musulmans ? Des bouddhistes, qui sait ?) Mathilde est assez pudique, notamment pour ce qui touche à l’intimité et à la vie sexuelle (il faut que je revoie cette partie de la grille d’entretien. Ma question sur l’adultère est tout simplement minable, pas pu la poser, je dois trouver un moyen d’enquêter sur ce mode de relations sociales de façon plus indirecte) et à l’argent. Quand il s’agit de ses revenus, elle répond vaguement, on s’en sort, il y a des moments plus difficiles que d’autres, l’année dernière a été excellente. (Je peux toujours extrapoler des chiffres à partir du prix de la tonne de blé.) Elle est en revanche intarissable sur son enfance. La ferme de ses parents, ses sœurs, les veillées, les feux de la Saint-Jean (pratique que je croyais plutôt urbaine, enquêter, chapitre *Célébrer*), les châtaignes dans la cheminée, les promenades dans les bois, les fêtes au village, le four du boulanger (elle se rappelle encore, disait-elle, le goût du pain brûlant sur lequel on faisait fondre du beurre), les bals les samedis à l’adolescence, j’en ai une bonne heure d’enregistrement. Les différents personnages de sa jeunesse, aussi, son père, sa mère, ses sœurs ; comment elle a rencontré son Gary, qui a courtoisé d’abord sa sœur aînée, parce que j’étais encore petite, disait-elle, comme si, de ne pas l’avoir été, Gary se serait immédiatement intéressé à elle ; puis le temps de leurs fiançailles, de leur mariage, la reprise de la ferme de ses beaux-parents, etc., etc. Je crois qu’elle était contente qu’on l’écoute. Au milieu de l’entretien nous sommes retournés dans la cuisine, où elle a préparé le lapin (fort heureusement sorti tout découpé du réfrigérateur). Je suis passé aux relations de voisinage dans le village, et là encore, elle est surtout revenue à ses souvenirs : comment autrefois il y avait beaucoup plus d’occasions de se retrouver, les déjeuners dans les cours des

fermes, aux beaux jours, etc. Encore de la nostalgie. Elle a en revanche été incapable de me raconter un événement social récent auquel elle ait participé à part, précisément, l'enterrement du curé. D'après ses dires elle entretient de bonnes relations avec ses voisins. Ah oui, j'ai appris aussi que ma Pensée Sauvage avait été au départ un gîte rural pour touristes, mais vu le travail que cela demandait et le peu de clients obtenus, Mathilde avait trouvé plus rentable de le louer à l'année. (À noter pour le chapitre *Œuvrer*.) Puis on s'est retrouvés autour du lapin, Gary est arrivé pour le déjeuner, il était allé faire réviser un tracteur. Il n'a pas posé de questions quant à l'interview, juste demandé, alors, ça s'est bien passé ? Comme s'il respectait l'intimité de sa femme. Gary a un visage assez beau et des yeux d'un bleu vif, il paraît jeune pour son âge. On a bavardé pendant le déjeuner, ça a été leur tour de m'interroger. Ils étaient assez curieux de savoir comment on devient anthropologue ; ils voulaient aussi que je leur explique pourquoi la science s'intéressait à leur village. J'ai décidé de leur dire la vérité : la subvention du conseil départemental, ma volonté de rédiger la vraie monographie rurale qui manquait à l'ethnologie contemporaine, mon intuition (appuyée sur une étude exhaustive de la bibliographie) que cette région pouvait être représentative des enjeux actuels de la ruralité. Je leur ai expliqué que mon terrain antérieur était une petite bourgade de l'Ariège, et Gary a eu cette remarque, ah, le Sud, pour le climat vous devez regretter, ce qui prouve qu'il ne connaît pas l'Ariège, presque aussi humide qu'ici. Je les ai vivement remerciés pour le déjeuner et surtout la mobylette, qui me sauvait littéralement la vie, j'ai fait promettre à Gary qu'il m'emmènerait un jour à la chasse avec lui, et je suis parti. À la Pensée Sauvage j'ai remis le dépouillement de l'enregistrement à plus tard (mon programme de transcription automatique a autant de mal avec le parler de Mathilde qu'avec l'accent ariégeois, j'aurais dû m'en douter, ces trucs sont conçus par des Parisiens pour des radiologues orléanais) afin de consigner au plus vite ces événements dans le Journal.

Ce qui est surprenant et vraiment très prometteur, c'est que ce village a l'air jusqu'ici très amical et accueillant. À

moins que ce ne soit le petit verre de rouge que Gary m'a forcé à boire qui me rende guilleret (pas si infect, ce picrate, par ailleurs).

15 décembre, suite

Tard dans la nuit. Solitude. Pensées lubriques. Lara partout. Je me demande si on ne devrait pas arrêter la webcam avant de passer définitivement à la sexualité postmoderne. L'idée de finir par me masturber devant un écran me dégoûte un peu. Enfin bon, plus que huit jours à tenir, c'est quand même pas la mer à boire.

Découverte intéressante en jouant avec la calculatrice de l'ordinateur : les inverses de 11, 22, 33, 55, 77 et 121 sont tous des nombres périodiques. 1 sur 11 = 0,090909090909 *et cetera* ; 1 sur 22 = 0,0454545454545 et ainsi de suite. Je me demande si cette loi ne serait pas la face cachée d'un important théorème sur les inverses des nombres premiers.

L'ennui et la curiosité sont les mamelles de la science.

16 décembre

Putain la journée commence mal. Je viens de recevoir les commentaires du *reviewer* d'*Études et perspectives* pour mon article. Le salaud. (Ou la salope, c'est fort possible que ce soit une femme, la garce, même s'il y a un côté horriblement *viril* dans ces critiques malveillantes et cette ironie cruelle.) Pour qui ils se prennent, ces prétentieux ? Remarque un : *Les résultats de cette brève contribution ariégeoise paraissent d'autant plus maigres que ses objectifs sont démesurés*. Chiens galeux. En plus elle ne veut rien dire, cette phrase. Brève contribution, mes couilles. Cinquante pages, le cœur de mon mémoire. Je les hais. Et puis il continue : *Le flou méthodologique est tel qu'il parvient à amoindrir encore l'intérêt d'observations pourtant déjà indigentes*. Une vraie descente en flammes, j'en ai la nausée et les yeux qui brûlent. Et il conclut, après tout un paragraphe

de fiel immonde : *Le titre "Retour à Montailou" pourrait arracher un pâle sourire au lecteur si le texte qui le suit n'était pas aussi éloigné de Le Roy Ladurie que le XIII^e siècle l'est du XXI^e.* C'est qu'il se fout de ma gueule, en plus, le *reviewer*. Je vais leur citer Thomas Bernhard : "L'insigne comité de rédaction de la revue *Études et perspectives anthropologiques* est une académie de trous du cul sans talent." Et ajouter une scolie bien sentie du genre "on se demande si la médiocrité de votre revue est la cause ou la conséquence de votre incommensurable connerie" pour terminer par "en vous pissant glorieusement à la raie, monsieur le *reviewer*", ce qui aura au moins le mérite d'être explicite.

J'en suis malade, j'en pleure et je vais me recoucher.

17 décembre

Trop abattu hier pour rallumer l'ordinateur. Aujourd'hui, beau temps, ce qui est assez rare pour être signalé. Ça me remonte le moral. Il a gelé, les arbres ont un magnifique feuillage de givre. (Belle phrase, tiens.) Mathilde m'a prêté un chauffage électrique, agréable chaleur. J'ai commencé par un peu de ménage, expulsé *manu militari* trois escargots nains, nettoyé les cadavres de deux autres écrasés par inadvertance, envoyé en enfer une bonne dizaine de vers rouges en nettoyant la salle de bains. Comme j'en avais marre de virer les chats dès que j'ouvrais la porte j'ai décidé de les adopter, et cette compagnie animale est finalement bien douce. Seule restriction : ils n'entrent pas dans ma chambre. Ils sont deux, un rouquin plutôt bonhomme et un noir assez inquiétant, tout droit sorti d'un livre ésotérique sur les pratiques magiques campagnardes. Ils se frottent contre mes jambes pendant que j'écris. Il y a presque une semaine que je suis là, et je n'ai toujours pas vu les marais, alors j'ai décidé de partir en expédition. Après ma crise de déprime, profiter un peu de la nature me fera du bien. Heureusement que Lara était disponible hier soir, on a parlé une bonne heure et j'ai repris courage. La carrière universitaire est décidément un long chemin planté de

douleur. Quand je pense à ces ordures d'*Études et perspectives* j'ai des envies de meurtre. Il faut que je publie si je veux avoir une chance d'obtenir un poste après la thèse, je ne peux pas rester étudiant *ad vitam*, à mendier des bourses à droite à gauche. J'ai déjà bientôt trente ans (Aaaarrgh), je ne suis pas en avance. Lara me soutient que *Ruralia* prendrait facilement mon article, mais je n'ai pas l'énergie suffisante pour leur envoyer tout de suite. Je pourrais peut-être remonter à l'assaut d'*Études et perspectives* avec une version remaniée de mon intervention au colloque de Clermont-Ferrand (on s'était bien marrés, d'ailleurs, fini à pas d'heure dans un bar qui s'appelait le Viking, ou le Drakkar, je ne sais plus, à danser avec les congressistes, notamment une directrice de recherches au CNRS spécialiste d'histoire de techniques agricoles, pourquoi est-ce que je repense à elle maintenant ?) mais ce texte est trop bon pour ces raclures de bidet, ils s'en passeront. Maintenant, détente : j'ai de l'essence dans la meule, de quoi parcourir une centaine de kilomètres d'après mes calculs, j'ai garni mes fontes de chocolat, de biscuits, d'une bouteille d'eau et d'une carte IGN de la région, j'ai mon cache-col en laine et mes gants, je suis paré.

Avanti, popolo.

17 décembre, suite

Gelé, proprement gelé. J'ai cru que je ne réussirais pas à descendre tout seul de la mob, mes genoux refusaient tout simplement de se déplier. Là j'ai mis le radiateur sous le bureau, à fond et je grelotte encore. Mais belle balade tout de même. De l'autre côté de la grand-route, le paysage change du tout au tout, à croire qu'elle a été placée à dessein, une vraie frontière. Au-delà, les marais étalent leurs arbres sans feuilles et leurs voies d'eau innombrables, rivières, canaux, ou simples caniveaux, qu'on appelle "rigoles" ; les champs y sont des îles vertes jonchées de troncs morts ; on y croise des barques plates manœuvrées par des hommes debout sur l'arrière, une longue godille à la main, des maisons basses, aux volets souvent colorés

et, agenouillées au bord de l'eau pour laver leur chevelure, les branches ploquées d'un saule pleureur. On marche du regard sur les nappes de brume, on dérange des pêcheurs alignés comme des peupliers sur un chemin de halage, on traverse des villages blancs et déserts, engoncés dans leur linceul de calcaire. J'ai été frappé par la grande beauté et l'immense tristesse de ces parages, même par beau temps, c'est dire. Au printemps j'irai me promener en barque, il y a plusieurs ports qui proposent des excursions. Je pourrai emmener Lara si elle vient passer quelques jours avec moi à Pâques. D'ici là je connaîtrai la région comme ma poche, pour le moment c'est loin d'être le cas. Malgré la carte et le GPS j'ai réussi à me paumer deux fois, il faut dire à ma décharge qu'il n'est pas très très facile de consulter son téléphone en mob, encore moins une carte, et que l'absence presque totale de relief ne rend pas l'orientation aisée. À midi j'avais trop froid, je me suis arrêté dans un gros bourg posé au bord de l'eau, apparemment touristique, avec une boutique de souvenirs et une agence immobilière, mais évidemment, un jeudi matin de grand froid, il n'y avait pas âme qui vive. Dans le magasin on vendait des spécialités régionales étranges, liqueur d'angélique (qu'est-ce que l'angélique ?) et pâté de ragondin (j'imagine des pêcheurs bedonnants assommer de gros rats aquatiques à coups de rame dans le fond de leur barque avant de les transformer en rillettes, beurk). Un restaurant tout aussi touristique proposait un menu local, soupe de lumas (nom régional des escargots, re-beurk) et anguilles, je me suis rabattu sur une petite crêperie (idée d'article : tracer la frontière sud de la galette de sarrasin, peut-être aussi significative que celle qui sépare la tuile de l'ardoise ou le granit du calcaire – intuition : la galette de sarrasin voterait-elle à gauche ?) plutôt sympathique, dans une ruelle à deux pas de la rivière. Il y avait une cheminée, je me suis réchauffé et rassasié, et j'ai repris mon excursion, cette fois-ci vers le nord. J'ai franchi sans m'en rendre compte la frontière de la Vendée avant de trouver, posée elle aussi au bord de l'eau, sur une île, l'abbaye de Maillezais, celle dont Rabelais s'est inspiré pour l'abbaye de Thélème (en ruine, pas de moines bien sûr, ni de potager, encore moins de vignes – acheté les œuvres

complètes de ce grand homme dont j'ignore à peu près tout, c'est bien de se savoir entouré de personnages illustres, c'est encourageant). Puis repris vers l'est, traversé un chapelet de jolis villages, visité une église romane du XII^e siècle, cool, avant de passer à nouveau l'autoroute, de me retrouver dans la plaine et de me laisser glisser jusqu'à la Pensée Sauvage, transi de froid, mais heureux de connaître un peu mieux les environs.

Bon, tout ne peut pas être loisir et plaisir, il faut que je me remette au travail, j'ai l'entretien de Mathilde à transcrire avant mon rendez-vous au café avec le maire à 18 heures, heure locale de l'apéritif. Il doit me présenter le doyen du village, et m'aider à prendre rendez-vous avec lui pour un entretien, avant qu'il ne soit trop tard, comme il dit. Apparemment le bonhomme est très âgé. Le maire avait l'air si enthousiaste que je n'ai pas eu le courage de lui dire que je n'étais pas folkloriste, que je ne cherchais pas spécialement à rencontrer les vieillards, enfin bref.

17 décembre, suite

Lara, tu es là ? Tu es làààà ? Non, elle n'est pas là. Bon, j'écris quoi, maintenant ? C'est compliqué Rabelais, au fait, j'y pige que couic. Ça n'a rien à voir. Je viens de perdre lamentablement à Tetris en deux minutes. Je fais quoi ? Malinowski ferait quoi ? Je suis sûr que Lévi-Strauss serait un champion de jeux vidéo. Quel métier de merde, anthropologue. "De quelque côté qu'on se tourne, on voit la ville de Libourne." C'est une phrase d'Onésime Reclus dans *Le Partage du monde*, particulièrement adaptée à la situation, Libourne est à quoi, deux cent cinquante kilomètres ? Bonne idée, Onésime Reclus. Plus du tout à la mode. L'alcool me réussit. Je suis un aigle, je pense vite, je pense bien. Les idées affluent, les idées affluent, une seconde que je vous note sur du vrai papier. Je peux noter d'une main et taper l'autre.

Frigorifié, un peu mal à la tête. Trop soûl hier pour penser à fermer la porte de la chambre, dormi avec les chats, réveillé par des léchouilles râpeuses. J'ai décidé de conserver le paragraphe antérieur au lieu de l'effacer, après tout, c'est une expérience qui a sa valeur. Il faut que j'essaie de me rappeler comment j'en suis arrivé là, c'est important. Il n'y a rien de honteux. (J'espère juste ne pas avoir adressé de mail d'insultes à la rédaction d'*Études et perspectives*, apparemment je leur ai envoyé un message sans texte, sans doute par chance ai-je décidé, après une longue réflexion paranoïaque, que le silence était un mépris encore plus éloquent que les injures. Quant à la missive pornographique pour Lara, elle est certes embarrassante, mais sans réelles conséquences.) Il est impressionnant d'observer le fonctionnement pervers de la mémoire alcoolisée, Onésime Reclus, mon Dieu. Mais procédons par ordre.

Je suis sorti hier à 17 h 55 pour retrouver le maire au café, après avoir transcrit une infime partie de l'entretien de Mathilde, bien fatigué par mon expédition maraîchine. Devant l'insistance de l'assemblée (les mêmes : Max, le maire Martial et le patron) et ne souhaitant pas renouveler l'expérience de l'Orangina®, j'ai accepté un premier blanc-cassis, suivi d'un deuxième, en discutant le bout de gras. Je leur ai raconté ma promenade, ils m'ont donné des détails sur les lieux dont j'avais retenu les noms. Max possède une barque, il m'a proposé de m'emmener faire un tour, quand j'en aurai envie. Jusque-là, tout allait bien. Est arrivé alors un personnage haut en couleur répondant au prénom d'Arnaud. Arnaud a donc une trentaine d'années, un visage rond, un regard inquiet, les yeux toujours en mouvement, et un tic nerveux étrange : il se renifle très fort l'avant-bras, puis se gratte la tête, dans cet ordre, à peu près toutes les trente secondes. Outre le reniflage et le grattage, Arnaud dit Nono dit le Benêt a une autre caractéristique, qui lui vaut sa popularité : c'est un calendrier vivant. Il suffit de lui donner une date (généralement la date du jour, mais on peut essayer avec n'importe laquelle, je l'ai

expérimenté) et il commence une litanie inouïe : *17 décembre, Saint-Judicaël, naissance de Napoléon Bonaparte, de Constantin l'Aréopage et de Michael Jordan, mort de Marie Curie, de Michel Platini et de qui sais-je encore, 17 décembre 1928 Machin devient président du Conseil, 17 décembre 1936 démission de Léon Blum, 17 décembre 1917 2 157 tués dans l'offensive de la cote 227 au Chemin des Dames, 17 décembre 1897 première de Cyrano de Bergerac à Paris, 17 décembre 1532 élection du pape Pie VI, 17 décembre 800 couronnement de Charlemagne, 17 décembre 1987 mort de l'inventeur du matelas à ressorts et de Marguerite Yourcenar, etc., etc., le tout débité à une vitesse hors du commun, dans le plus grand désordre. Le maire m'a confirmé que toutes ces dates étaient avérées, et qu'il était impossible de le prendre en défaut. Évidemment je lui ai posé la question, mais comment faites-vous pour savoir tout ça, ce à quoi il a répondu, beh je le sais, c'est tout. Nono est aussi un passionné de mécanique et travaille chez le mécanicien agricole à la sortie du village. Je lui ai dit, 1^{er} mai, et il a commencé, *1^{er} mai, fête du Travail, Saint-Jérémie, 1^{er} mai naissance de Machin, naissance de Truc, mort de Bidule, 1^{er} mai 1955 répression des manifestations à Oran, 1^{er} mai 1918 1 893 morts sur la Somme, je ne sais où, etc., etc.* Il a demandé un autre verre, Thomas le patron l'a servi en rigolant.*

Après quelques dates de plus, Arnaud était un peu pompette ; il était même soûl comme un Polack, pour reprendre l'expression de Max. Il se reniflait la peau plus que jamais, bégayait, et se retenait de tomber en s'agrippant au comptoir. Son élocution devenait de plus en plus mystérieuse et il grommelait des choses incompréhensibles, pour lui seul, en battant la mesure de chansons inconnues avec ses baskets pleines de cambouis contre le bar. Un sacré numéro, Arnaud.

Nous étions en pleine discussion du bout de gras (en l'occurrence la possible apparition d'un saucisson que la radinerie du patron, disait Max, retardait) et Arnaud tenait le comptoir à bout de bras pour ne pas qu'il s'effondre quand la dénommée Lucie (cheveux longs détachés, veste en jean, pantalon rouge) est entrée en trombe dans le rade. J'ai tout de suite vu que Thomas et le maire détournaient le regard, comme si de

rien n'était ; Lucie a pris gentiment Arnaud par la main tout en lançant un regard noir aux présents :

— Vous êtes de sacrés salauds. Allez, viens.

Arnaud l'a suivie en trébuchant d'un air contrit ; Thomas a soufflé ; le maire regardait ses pompes et Max (c'est du moins ce qu'il m'a semblé) le bas du dos de Lucie quand elle marchait vers la porte.

— Elle exagère quand même, à nous traiter de salauds, a grogné Thomas une fois qu'elle était dehors. Après tout il est majeur son Nono.

— Il est sous tutelle, a dit le maire.

— Sous la tutelle, on peut boire, que je sache, a objecté Thomas.

— À l'ombre de la tutelle, a rigolé Max.

— C'est vrai qu'on a peut-être exagéré, a regretté Martial le maire. Il aurait pas fallu le resservir.

Il m'a expliqué par la suite qu'Arnaud est le cousin de Lucie. Une histoire triste : la mère d'Arnaud est morte jeune, puis la grand-mère, laissant seuls le grand-père très âgé et le cousin "bedas". Il y a quelques mois que Lucie est venue s'installer dans la maison de ses grands-parents paternels. Après sa séparation, m'apprend le maire. En attendant de trouver un logement, je suppose. Je comprenais un peu mieux la mauvaise humeur de la dame – contrainte à vivre avec son grand-père cacochyme et son cousin frappadingue, ça devait pas être rose tous les jours.

Je n'aurais pas dû rester au café, c'est sûr, je commençais à être déjà bien attaqué par mes trois kirs, mais il était quoi, 19 h 30, et il faisait un froid de gueux. Max m'a payé un coup, le patron a enfin sorti un saucisson et on a continué à discuter, d'art principalement. Max est assez aigri, sa carrière ne marche pas comme il le souhaiterait, mais il prépare sa revanche, dit-il. Une expo monumentale, il disait, ils vont voir, ils vont voir, cinq ans de boulot, ça va envoyer du bois, ils en seront tous sur le cul. Ces œuvres (il n'a pas voulu me donner plus de détails, c'est encore un secret, apparemment) devraient signifier son retour sur la scène parisienne et le propulser vers la gloire, d'après lui. Vers 8 heures, Max est parti,

et je m'apprêtais à faire de même quand le maire m'a dit, vous rentrez ? Je vous raccompagne. Je vais passer chez Lucie. J'ai trouvé ça chevaleresque de sa part, quoique peu prudent, au vu de l'humeur de la jeune femme, objection qu'il a écartée en grommelant, bah, l'est pas mauvaise, malgré ses grands airs. Je ne voyais pas trop non plus pourquoi j'aurais dû m'excuser moi, mais j'ai suivi, surtout par curiosité. La route était gelée, le village absolument désert, uniquement illuminé par les décorations de Noël qui pendaient des façades. Martial m'a expliqué que Lucie et lui étaient parents. Je m'étonnais qu'il débarque comme ça à l'improviste à une heure si tardive, il m'a dit de ne pas m'inquiéter. On est arrivés à une vieille maison en pierre assez délabrée à deux cents mètres tout au plus. On a donc sonné, et Lucie a ouvert la porte, avec une mine guère plus avenante qu'auparavant. Elle n'avait pas l'air spécialement contente de nous voir mais s'est effacée pour nous laisser entrer dans une grande pièce avec une cheminée, une longue table en bois, un buffet, une télé allumée. Les murs étaient noircis, le plancher crasseux et soulevé par endroits, ça ne respirait pas la joie. Plus exactement, ça sentait la cheminée et un mélange de renfermé, de poussière et de nourriture. Près du feu sur une chaise un vieux monsieur avec une casquette s'est retourné vers nous, un chien gris est venu se frotter contre mon mollet. Martial m'a présenté, Lucie m'a tendu la main. Sur la table il y avait une toile cirée, une casserole vide et des assiettes sales ; dans un coin un évier, une cuisinière et une bouteille de gaz, en face de moi un escalier, le tout chichement éclairé par un vieux lustre tombant du plafond. Martial le maire a dit, Lucie je suis passé pour m'excuser, pour tout à l'heure. La prochaine fois on essaiera d'être vigilants.

Lucie a haussé les épaules dans un geste qui pouvait signifier "depuis le temps que ça dure" ou "va te faire foutre ducon". Tout cela était sinistre, j'ai salué comme pour partir, genre je ne veux pas déranger, mais Lucie m'a retenu en disant, puisque vous êtes venu jusqu'ici, vous allez bien boire un coup, alors je me suis assis. Lucie s'est éloignée un moment. Elle est revenue avec une bouteille et trois petits verres. Qu'est-ce que

c'est, j'ai demandé. Beh, de la goutte, elle a répondu. De la prune, a ajouté le croque-mort municipal. Ça avait l'air mortel, cette bouteille transparente et sans étiquette, et effectivement, ça l'était. Dans ces moments-là on comprend qu'on possède un tuyau appelé œsophage, et un sac nommé estomac – l'alcool les allume tour à tour comme une guirlande de Noël, ça m'a rappelé le jeu *Anatomie 2000* de mon enfance. Soit les verres étaient minuscules, soit on était déjà noirs, parce que Lucie nous a resservis plusieurs fois (je pense qu'elle y prenait un malin plaisir). Martial était tout rouge et bégayant, je ne l'aurais jamais imaginé comme ça.

Cette fille m'a paru plutôt sympathique, peut-être à cause de l'eau-de-vie. Elle semblait bien disposée à mon égard, elle m'a posé des questions sur ma thèse, sur mon sujet, des questions intelligentes. Je lui ai demandé si elle serait prête à se laisser interviewer, et elle a retrouvé son côté bourru pour me rembarrier immédiatement, demandez plutôt à mon grand-père, elle a dit, lui il a des histoires à raconter, hein papi ? Le vieux endormi devant sa télé s'est réveillé à l'appel de son nom, il s'est retourné vers nous et a gueulé, moi aussi je veux bien un petit verre ou quelque chose d'approchant ; il ne devait pas y avoir droit car sa petite-fille a feint de ne rien avoir entendu.

Elle ignorait tout autant le croque-mort, qui picolait avec application, sans rien dire ; malgré la gnôle je me sentais un peu mal à l'aise, en plus le chien commençait à se frotter dangereusement à ma jambe droite, ce qui ajoutait de la luxure animale à l'atmosphère un peu lourde : j'ai préféré m'éclipser, en remerciant vivement Lucie pour son accueil. Je lui ai promis de venir interviewer son grand-père bientôt, elle a souri en disant, quand vous voulez, il est tout le temps là. Je me suis levé, le maire ne paraissait pas avoir envie de partir, il se resservait un verre, alors je suis sorti.

Soit il faisait nettement moins froid, soit j'étais trop soûl pour m'en rendre compte. En tout cas je ne marchais pas droit, je tirais un peu à gauche et me râpais continuellement contre les murets. Je me souviens qu'en arrivant j'avais une faim de loup, j'ai bouffé un reste de pâtes. Puis j'ai essayé de

lire Rabelais, les lignes dansaient devant mes yeux, j'y entra-
vais goutte, alors je me suis mis à l'ordinateur.

Il faut absolument que je raconte à Lara cette soirée bizarre
et que je lui explique pour la bafouille porno, sinon elle va
croire que je suis devenu soudainement fou, avec mon his-
toire de chien en rut. Ceci ne résout pas le mystère Onésime
Reclus. Bon, passons à autre chose, priorités de la journée :
achever la transcription de l'entretien de Mathilde et com-
mencer l'écriture du chapitre *Questions*.

Garçon, deux aspirines.

18 décembre, suite

Fait la sieste, chauffage à fond, avec les chats qui ronron-
naient contre moi. Je leur ai donné des noms, le noir Nigel, le
roux Barley. J'ignore si ce sont des mâles ou des femelles, mais
c'est sans importance, les félins m'ont toujours paru beaucoup
plus discrets dans leur sexualité que les clébardes, ces pervers
polymorphes. Il est 17 heures, déjà la nuit. On s'approche du
solstice d'hiver. Pas de rendez-vous aujourd'hui, juste moi, mes
animaux et ma Pensée Sauvage. Le chapitre *Questions* avance
à grands pas : je pense avoir réussi à formuler mon hypothèse
principale, selon laquelle la campagne est aujourd'hui le lieu
de la diversité, là où se côtoient réellement les modes de vie les
plus différents. Agriculteurs, jeunes rurbains, retraités étran-
gers, tous cohabitent dans un même espace ; ce qu'il me faut
déterminer, c'est le type de relations qu'ils entretiennent, entre
eux d'une part, et avec le paysage environnant d'autre part.
(J'ai hâte d'entendre Max à ce sujet. Un œil extérieur aussi
affûté que le sien sera sans doute une source précieuse d'in-
formation, sans parler de sa propension à la médisance, qui
donne les meilleurs informateurs, y compris pour l'ethnologie.)

Commencé Rabelais, à jeun c'est quand même plus simple.
(À noter : le parler local ressemble beaucoup au français de
Gargantua. Martial le maire me rappelle Pantagruel ou Grand-
gousier.) Tiens, j'ai complètement oublié cette histoire de
doyen du village, et lui aussi, apparemment.

Pas de nouvelles de Lara, j'espère qu'elle n'a pas mal pris mes fantaisies pornographiques d'ivrogne.

19 décembre

Dormi douze heures. Légère recrudescence de vers rouges, sans doute due au chauffage, déclaré la guerre chimique, traitement façon Bachar el-Assad, hypochlorite de sodium, ennemi décimé.

Plus que quatre jours avant de rentrer à Paris, finalement j'appréhende. Quitter le terrain est toujours complexe ; on emporte ses soucis avec soi, ses projets, ses frustrations, on est taraudé par le désir d'y retourner, le plus vite possible, pour poursuivre ses observations. Ah qu'il est long, le chemin de la thèse ! *Qu'il est long, le chemin du retour / Le bonheur, ça vient toujours après la peine, / T'en fais pas mon ami, j'reviendrai.* J'ai une belle voix, je trouve. *Puisque les voyages forment la jeunesse*, ça ferait un bel exergue pour la thèse. Malgré tout mon désir d'être avec Lara, j'ai avancé la date de mon retour ici, je reviens le 2 janvier. Max m'a gentiment proposé de m'accompagner et de venir me chercher à la gare, il en profitera pour faire des emplettes à Niort, où il va rarement, m'a-t-il dit. Il achète tout son matériel par internet. Son meilleur ami, c'est le facteur, note-t-il avec humour. Je devrais moi-même visiter un peu Niort, après tout c'est la préfecture et le principal bassin d'emploi – surtout dans le tertiaire, apparemment. C'est assez amusant, je rangeais cette ville avec Nevers, Vierzon et Guéret, enfin parmi les endroits qui ne disent rien à personne et où on n'aurait pas spécialement envie d'habiter, mais Max me soutient que c'est très agréable, plutôt joli même, avec un château, un marché et une rivière. (En y réfléchissant bien, ça doit être le cas de la moitié des préfectures de France, l'autre moitié ayant *une cathédrale*, un marché et une rivière.) *Tranquille* me semble l'adjectif le plus fréquent pour qualifier la ville. Tout comme Foix, préfecture de l'Ariège : *TRÈS tranquille*. D'ailleurs Mathilde me confiait pendant l'entretien qu'elle ne se rend presque jamais

à Niort, en tout cas pas dans le centre. Elle ne fréquente que la zone commerciale, à la périphérie, où s'étalent des milliers de mètres carrés de hangars bariolés, pavoisés aux couleurs de toutes les marques de la grande distribution, le plaisir de la province, quoi. D'après elle on peut tout y acheter, depuis les articles de sport (cannes à pêche, cartouches et vestes de chasse) jusqu'aux produits culturels (enregistrements d'humoristes à la mode, films américains et documentaires animaliers pour Gary), alors qu'en ville, non. Pour elle, la cité est exclusivement un gigantesque supermarché. Elle ne se sent pas attirée par l'offre de spectacles non plus – elle ne va ni au théâtre, ni au concert, et rarement au cinéma : une fois par an, la veille ou le jour de Noël. Mathilde prétend que son bouquet satellite est bien plus intéressant que la programmation du centre culturel.

Max regrettait quant à lui l'absence de bordel, ce qui aurait été une bonne raison d'aller en ville, disait-il.

Je crois que je préfère ma Pensée Sauvage à un logement dans une préfecture blanche et placide, même en plein centre avec vue sur le château.

Lara a accepté mes excuses pour mes écarts lubriques. Heureusement, elle est loin d'être prude et comprend que le travail de terrain n'est pas toujours simple.

Programme de la journée : marché à Coulonges, puis entretien rapide et informel avec Martial le maire et son équipe de croque-morts.

J'ai trouvé un nom génial pour ma mob : Jolly Jumper, bien sûr.

19 décembre, suite

Content d'avoir échappé à la cuite, et plus encore à l'accident de la route, un miracle. J'ai su m'en tenir à deux verres, mais il faut que je me méfie, sinon je vais devenir alcoolique et pas docteur *ès* sciences humaines. Sans compter les conséquences sur la conduite, tout de même dangereuse, de mon deux-roues. L'entreprise de pompes funèbres se trouve entre

La Pierre-Saint-Christophe et Coulonges, je m'y suis arrêté en rentrant du marché, par ailleurs un endroit passionnant. Halle petite, mais jolie ; les maraîchers du coin y côtoient les bouchers charcutiers itinérants et les petits producteurs qui vendent des fromages de chèvre ou du miel. J'ai eu la surprise d'y découvrir la fameuse Lucie, derrière un stand de légumes, ses légumes, m'a-t-il semblé. Je l'ai saluée et lui ai acheté des pommes de terre ; c'est vraiment dommage qu'elle refuse de se laisser interviewer, j'ai pensé. Un peu déçu aussi sur le plan du patois (du poitevin-saintongeais, j'ai du mal à appeler ça comme ça, pourquoi ?), il me semble qu'on ne le parle plus beaucoup. En revanche, l'accent du coin (rabelaisien ? demander à un linguiste pour *Idiomes*) est définitivement exquis. On entend aussi l'anglais. (Il faut absolument que je trouve des informations sur le nombre de Britanniques installés dans les environs, à la préfecture ?) Comme Noël approche, il y avait débauche de canards gras, d'oies ou de dindes chez les volaillers, et des étals entiers d'huîtres de Marennes. L'ambiance était à la joie. Acheté aussi des œufs, parce qu'ils avaient encore un peu de duvet collé sur la coquille, j'ai trouvé ça bucolique. En ville on oublie facilement que ces petits objets ovoïdes et nutritifs sortent du cloaque d'une poule et servent à fabriquer des poussins. Autour de la halle, des vendeurs ambulants proposaient des vêtements, des disques et des films soldés, cherché un cadeau pour Lara, en vain, puis je suis remonté sur Jolly Jumper pour reprendre la route du village et m'arrêter voir Martial. Jamais je n'étais allé chez un croque-mort, c'est pourtant une activité fort répandue et universelle, que je sache. Très certainement le plus vieux métier du monde, même avant l'autre. Ou concomitamment, peut-être. L'entreprise de pompes funèbres est florissante, trois employés y officient. C'est un métier extrêmement réglementé, d'une grande technicité, qui demande un vrai savoir-faire et des qualités humaines (*Martial dixit*). Les cercueils ne sont plus fabriqués sur place, évidemment ; on les commande sur catalogue. Il y a trois formes autorisées par le gouvernement (le législateur s'intéresse vraiment à TOUS les aspects de la vie sociale) : la bière parisienne, lyonnaise ou américaine. Épaisseur, qualité,

étanchéité, tout est déterminé par la loi, qui décidément n'a rien d'autre à foutre. Les modèles ont des noms bien sentis, *Repos* (pin massif spécial crémation), *Éternité* (chêne, modèle parisien avec poignées), *Empereur* (noyer d'ébénisterie avec poignées plaquées or), et toute une série spéciale aux dénominations suggérant le luxe et la beauté : *Venise*, *Florence*, *San Remo* avec capitonnage de couleur au choix, etc. Martial était enchanté de me montrer tout ça. Il possède un corbillard flambant neuf. Il m'a expliqué que pour le client l'image de la voiture mortuaire était très importante ; le véhicule funéraire doit toujours être impeccable, d'un noir brillant (de fait, quand je suis arrivé, ses employés étaient en train de passer un coup de polish, en chantant une sorte de mélodie pas du tout funèbre). Le métier se transmet le plus souvent de père en fils et attire peu les personnes extérieures à la congrégation. Aujourd'hui, un diplôme est nécessaire. Apparemment, d'après ce que j'ai compris, l'autorisation de transporter des cadavres et de les faire disparaître ressemble un peu au permis de manipuler des explosifs ou de posséder des armes de guerre : il est dispensé par la préfecture. Une des caractéristiques de la France, m'expliquait Martial le maire embaumeur, c'est que les ambulances ne transportent jamais les morts : en cas de mort subite (à l'arrivée des secours, a dit Martial) ce sont les croque-morts qui vont récupérer la dépouille mortelle avec un véhicule spécialement habilité pour le transport avant mise en bière. Ils sont donc souvent appelés, dans tous les cas où le client a le bon goût de ne pas claquer à l'hôpital. Les gens aiment encore à mourir chez eux, c'est même de nouveau à la mode, expliquait Martial. L'accouchement certes, mais aussi l'agonie à domicile sont en constante augmentation. *O tempora, o mores*. Évidemment tout cela n'est pas très gai, mais enfin, on est habitué, ajoutait-il. Le maire est donc thanatopracteur patenté et entrepreneur de pompes funèbres affilié à un réseau national, fils d'entrepreneur de pompes funèbres indépendant, petit-fils de fossoyeur, toute une ascension dans la profession. Sa condition d'élus facilite bien les choses, car c'est à lui de signer les papiers en cas de décès sur sa commune (cumul de fonctions certes rare mais

autorisé par les autorités, dit-il avec un sourire). Il y a donc trois industries dans le village : la menuiserie, la mécanique et la gestion des trépassés, activités qui, me semble-t-il, étaient autrefois liées. (Étrangement, l'arrière-cour de l'entreprise de pompes funèbres est un vrai cimetière, non pas d'êtres humains mais de bagnoles : on m'y a montré l'épave d'un "véhicule funéraire à cheval" tout droit sorti d'une chanson de Brassens, et un modèle à gazogène datant de la Seconde Guerre mondiale. Que voulez-vous, disait Martial, les gens décèdent tout le temps, même pendant les guerres, ce qui m'a paru une remarque à la fois absurde et intéressante.)

Les trois employés sont de joyeux drilles, assez inquiétants, ou réjouissants, selon le point de vue. Trognes rougeaudes, bouches édentées, âge indéterminé. Toujours un verre à la main, ils avaient l'air d'être déjà à moitié souls lorsque je suis arrivé, ils ont passé leur temps à se moquer de ma mobylette, pas un truc de Parisien, disaient-ils (Martial le maire semblait trouver leur comportement à mon égard parfaitement naturel). Il n'est pas impossible qu'ils soient frères. Le genre de types qu'on imagine facilement briser les jambes d'un macchab pour le faire rentrer dans un cercueil trop court. (Pratiques funéraires : dans le chapitre *Croire* ?) Les trois Grâces sont tour à tour chauffeurs, porteurs, fossoyeurs et ouvriers marbriers, à la main ou à la machine, m'ont-ils précisé en rigolant. Je me les suis imaginés en noir avec une cravate et un air condo-léant sur la gueule, sinistre. Au milieu de cette compagnie, Martial prenait un côté effrayant, sa bonne humeur paraissait déplacée. L'endroit me filait un peu les foies, j'avoue, c'est pas tous les jours qu'on boit l'apéro dans l'arrière-boutique d'un croque-mort. Le plus horrible, au demeurant, était les trois costumes sombres des employés qui pendaient sur des cintres, dans des housses transparentes, bien suspendues au-dessus d'un cercueil (vide, Dieu merci) ouvert et capitonné. Je me suis donc enfui dès que j'ai pu, prétextant l'heure déjà tardive et le déjeuner, non sans avoir été contraint de m'enfiler un deuxième coup de pastis. (Je m'aperçois seulement maintenant que le grand frigo d'où provenaient les glaçons recelait sans doute aussi des produits du genre formol, antiseptiques